

moins que, parmi les habitants de nos basses-cours, les porcs et les moutons sont ceux qui s'accoutent le mieux des topinambours, et qui peuvent les consommer avec le moins d'inconvénients.

Passons aux

Plantes fourragères :

les unes appartiennent à la famille des graminées, les autres à la famille légumineuses. Les premières constituent la base des bons prés naturels, et les secondes des prairies artificielles.

Parmi les plantes qui croissent spontanément dans les prés naturels, toutes ne sont pas appréciées par les herbivores ; il y en a même plusieurs qui, consommées par les vaches et les bœufs, déterminent chez ceux-ci des indispositions et des maladies graves.

Les animaux connaissent-ils toujours les plantes nuisibles ?

AUGUSTIN. — Je croyais, Monsieur, que les animaux reconnaissaient fort bien les plantes qui leur sont nuisibles et n'y touchaient jamais.

M. DE MORSY. — En thèse générale, mon ami, vous avez parfaitement raison : comment vivraient les animaux si Dieu ne les avait pas doués d'un merveilleux instinct pour choisir les végétaux appropriés à leur constitution, à leur tempérament ? Mais la faim, quand elle arrive à un certain degré, obscurcit l'intelligence, et le bœuf qui, après une rude journée, se trouve attaché à son râtelier, est bien obligé de dévorer la ration que son maître y a placée. J'ajouterai encore que cet instinct admirable dont je vous parlais tout à l'heure semble s'émousser à mesure que les animaux subissent d'avantage le joug de la domesticité, et cela s'explique : l'homme déprave toujours plus ou moins leur goût en les soumettant à un régime alimentaire très différent de celui que ces animaux suivraient en liberté.

Je vous dirai donc que dans les prés naturels il se trouve mêlées aux bonnes plantes, des plantes inutiles et même nuisibles. Plus les prés sont hauts, c'est-à-dire situés au-dessus du niveau des eaux, moins on rencontre de plantes appartenant à cette dernière catégorie. Les prés moyens en fournissent davantage ; quand aux prés bas et marécageux, il résulte de diverses analyses que souvent, sur trente végétaux qu'on y trouve, il y en a à peine cinq véritablement recherchés par les herbivores.

La présence de pareils faits, constatés fréquemment jusqu'à l'évidence, a engagé beaucoup d'agriculteurs, et je suis de ce nombre, à réformer leurs prés. Voici en quoi consiste cette opération. Au moyen de plusieurs labours profonds et énergiques, on soulève et l'on retourne la surface du pré assez

complètement pour détruire tous les végétaux dont il est couvert ; puis on y resème pêle-mêle les graminées qui constituent le meilleur fourrage, telles que les vulpins, (1) la flouve à l'odeur douce et pénétrante, la fléole, le phalarie dont les feuilles ressemblent à des rubans, la paspale, oréginnaire, du Pérou, et introduite en Europe par le célèbre Bosc, la houque à la tige cotonneuse, le paturin, dont la sève se révèle à la première au printemps, qui se plaît à l'ombre des grands arbres, l'ivraie, la plus nourrissante peut-être des graminées fourragères, et tant d'autres dont le nom m'échappe.

Toutefois, en choisissant les plantes dont il veut composer son pré, l'agriculteur commettrait une grande faute s'il se décidait d'après leur mérite absolu. Il doit avant tout prendre en considération la situation et la nature du terrain ; car si, par exemple, il s'agissait d'un pré élevé et sablonneux, en y semant des graminées qui ne se plaisent que dans l'argile et au bord des eaux, il courrait grand risque de perdre son temps et sa peine.

Les prés, même les mieux établis, les mieux situés, exigent certains soins. Ainsi, il faut au printemps stimuler leur végétation par des amendements et des engrais, déclarer aux taupes une guerre à outrance, détruire les chardons et les mousses, enfin rapporter des plaques de terre gazonnée partout où le sol apparaît par suite de l'arrachage des plantes nuisibles, ou de toute autre cause.

CHARLES. — En nous disant, Monsieur, que les prés contiennent des plantes inutiles, vous ne rangez probablement dans cette classe que celles que ne mangent ni les bœufs, ni les chevaux, ni les moutons, et non pas celles qui conviennent à l'une ou à l'autre de ces espèces d'animaux.

M. DE MORSY. — Sans doute ; mais à l'égard des graminées le cas ne se présente point ; car s'il est admis que telle graminée, comme la brise (ainsi nommée sans doute parce que ses gracieux épillets trambent sans cesse, suspendus à l'extrémité de pédoncules fins comme des cheveux) est spécialement recherchée des moutons ; les bœufs et les chevaux la broutent également. Il en est de même de toutes les plantes de cette charmante tribu, qui forme au bord des ruisseaux ces immenses tapis de verdure où sous un beau soleil scintillent des myriades de petites fleurs bleues, blanches, rouges, jaunes, lilas, violettes, panachées, et dont les formes et les par-

fums sont aussi variés que les couleurs.

Je vous ai déjà entretenu

des prairies artificielles ;

J'ai cherché, mes jeunes amis, à vous faire comprendre combien leur introduction avait été avantageuse en permettant aux fermiers d'augmenter le nombre de leurs bestiaux. Il ne me reste donc plus qu'à vous expliquer comment on les établit et de quelles plantes on les compose.

Ce qui distingue essentiellement les prairies artificielles des prés naturels ou plutôt permanents, c'est que les premières font partie intégrante de l'assolement adopté sur l'exploitation, tandis que les seconds se trouvent complètement en dehors. En effet, un pré reste pré pendant trente, quarante, cinquante, cent ans ; tandis qu'une prairie artificielle ne dure souvent qu'un ou deux ans, et parcourt successivement tous les champs, toutes les pièces de terre qui constituent le domaine. Parmi les plantes les plus usitées pour établir une prairie artificielle, le trèfle et la luzerne tiennent le premier rang.

La luzerne est la plus productive, puisque, ordinairement, les trois coupes pratiquées sur un arpent rendent six mille livres de fourrage sec, et que dans des circonstances très-favorables cette quantité dépasse quelquefois vingt mille livres. Mais la luzerne ne prospère que dans les terres franches, profondes, substantielles ; elle redoute également l'humidité stagnante et les fonds arides. Sa culture ne saurait donc être générale, et l'on est obligé de la remplacer par le trèfle, la lupuline, la gesse, et le sainfoin surtout, excellent fourrage qui se contente des terres les plus médiocres et les améliore sensiblement.

Rarement on sème une prairie artificielle seule ; presque toujours on l'adjoint à une céréale, comme je vous l'ai expliqué en vous parlant des assolements.

Comment on use les prés.

L'article suivant ne trouvera son application dans notre Province, qu'en partie, mais cette partie mérite d'être étudiée et pratiquée. Les bons soins donnés aux prairies et aux pâturages, nous assureront de nombreux troupeaux et de riches engrais.

Dans un grand nombre de localités, en France comme en Belgique, la culture des prés est très-négligée. Ainsi, en Bourgogne, par exemple, nous avons de ces prés qui, de mémoire d'homme, n'ont été ni rompus, ni hersés, ni fumés, et en disant de mémoire d'homme, nous n'exagérons pas, nous restons, au contraire, au-dessous de la vérité : il y a peut-être

(1) Nous donnons ces détails sans changement dans l'espérance que M. l'abbé Provençier ou quelques autres lecteurs voudraient bien nous parler des plantes fourragères peu connues dans notre pays et qui cependant mériteraient d'être cultivées à côté du mil et du trèfle. — [Réd. S. A.]